



Dédicaces

Paul Verlaine

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

EN VUE D HONORER LES PARNASSIENS

à Ernest Jauberl

Or on vivait en des temps fort affreux Où la réclame était mal en avance.

Dans la bataille aux rimes plus d'un preux Tout juste eut pour l'attaque et la défense Quelque canard d'Artois ou de Provence ; Mais Phoebus vint qui reconnut les siens Et sut garder, vainqueurs, de toute offense Les chers, les bons, les braves Parnassiens.

Bien que tenus un peu pour des lépreux, Ne touchant guère en fait de redevance Que tels petits écus des moins nombreux Et l'amour et l'eau claire pour chevance Unique avec la faim de connivence, Tous, aussi bien les neufs que les anciens, Ils marchaient droit dans la stricte observance. Les chers, les bons, les braves Parnassiens.

C'étaient, après les Maîtres valeureux.

Ces pages fiers : Mendès en son enfance Mais qui déjà portait des coups heureux, — Ah lui ! ne l'eût oncques la rime en vance Gêné du tout, voire celle en revance^ — Heredia, fleurs des patri-ciens, Dierx, Cazalis, que leur nom pur devance, Les chers, les bons, les braves Parnassiens.

ENVOI

Princes et rois « gardés de toute offense », Ai-jc dit, l'un de ces miliciens.

Qu'à leurs santés boivent l'eau de Jouvence Les chers, les bons, les braves Parnassiens.

A JULES TELLIER

Quand je vous vois de face et penché sur un livre Vous m'avez l'air d'un loup qui serait un chrétien, Pardon, rectifiez : qui serait un païen, En tous cas d'un loup peu garou qui saurait vivre.

Je vous vois de profil : un faune m'apparaît, Mais un faune sélect au complet sans reproche Avec, pour plus de chic, une main dans la poche Et promenant à pas distraits son vœu secret.

Vu de dos, vous scmblez un sage qui médite, A jamais affranchi des fureurs d'Aphrodite Et du soin de penser uniquement jaloux.

Vu de loin, on vous veut de près à justes litres, Et, car la vie, hélas ! a de sombres chapitres, Quand je ne vous vois pas je me souviens de vous.

V janvier 1889.

AU MEMK

Ainsi je riaais, fou, car la vie est folie ! Mais je ne savais pas non plus que tu mourrais, Moi malade et mourant presque (on eût dit exprès, Sûr, mort, du cher tribut de ta mélancolie)

Car tu m'aimas de sorte à ce qu'on ne l'oublie, Esprit et cœur enthousiastes toujours prêts A se manifester en quelques nobles traits... — Et c'est moi qui sur toi dis la triste lalie !

Hélas, hélas, que tout soit ou semble discord En ce monde où qui donc a raison ou bien tort, A ce qu' « assure » une dure philosophie !

Mon ami, quelle soit la dispute ou la loi.

Je reprends un de mes vers vrais à vous en vie

Quand je ne le vois plus je me souviens de toi.

Juin 1889.

A FRANÇOIS COPPEE

Les passages Choiseul aux odeurs de jadis, Oranges, parchemins rares, — et les gantières ! Et nos « débuts », et nos verves primesautières, De ce Soixante-sept à ce Soixante-dix,

Où sont-ils ? Mais où sont aussi les tout petits Événements et les catastrophes alliées.

Et le temps où Sarcey signait S. de Suttières, N'étant encore pas mort de la mort d'Athys !

Or vous, mon cher Coppée, au sein du bon Lemerre Gomme au sein d'Abraham les justes d'autrefois, Vous goûtez l'immortalité sur des pavois.

Moi, ma gloire n'est qu'une humble absinthe éphémère

Prise en catimini, crainte des trahisons,

Et, si je n'en bois pas plus, c'est pour des raisons.

J.-K. HUYSMANS

Sa douceur qui n'est pas excessive, Elle existe, mais il faut la voir, Et c'est une laveuse au lavoir Tapant ferme et dru sur la lessive.

Il la veut blanche et qui sente bon Et je crois qu'à force il l'aura telle. Mais point ne s'agit de bagatelle Et la tâche n'est pas d'un capon.

Et combien méritoire son cas

De soigner ton linge et sa détresse,

Humanité, crasses et cacas !

Sans jamais d'insolite paresse, o douceur du plus fort des J. K., Tape ferme et dru, bonne bougresse !

A STEPHANE MALLARME

Des jeunes — c'est imprudent !

Ont, dit-on^ fait une liste Où vous passez symboliste.

Symboliste ? Ce pendant

Que d'autres, dans leur ardent Dégoût naïf ou fumiste Pour cette pauvre rime iste, M'ont bombardé décadent.

Soit ! Chacun de nous, en somme, Se voit-il si bien nommé ?

Point ne suis tant enflamme

Que ça vers les n...ymphes, comme

Vous n'êtes pas mal arme

Plus que Sully n'est Prucriomme.

A JEAN MOREAS

C'est le beau Jean Moréas Qui fait dire à l'échotier Que Tart périclite, hélas !

Aux main? d'un si tel routier.

Routier de l'époque insigne, Violant des villanelles Comme aussi, blancheurs de cygne ! Violant des péronnelles.

Va-t'en, sonnet libertin, Fleurir de rimes gaillardes Ce chanteur et ce hutin,

Migrateur emmi les bardes, Que suivent sur ses appels Tous les cœurs des archipels.

LAURENT TAILHADE

Le prêtre et sa chasuble énorme d'or jusques aux pieds Avec un long pan d'aube en guipures sur les degrés ; Le diacre et le sous-diacre aux dalmatiques chamarrées D'orerie et de perle à quelque Eldorado pillées;

Le vSang Réel par Qui toutes fautes sont expiées, Dans un calice clair comme des- flammes mordorées ; L'autel tout fuselé sous six cierges démesurés, Et ces troublants Agnus Dei qu'on dirait pépies ;

Et CCS enfants de chœur plus beaux que rien qui soit au monde

Leurs soutanettes écarlates, leurs surplis jolis,

Et les lourds encensoirs berces de leurs mains appalies;

Cependant que, poète au front royal sur tout haut front,
Laurent Tailhade, tels jadis Bivar, Sanche et Gomez, Erect, et
beau chrétien, et beau cavalier, suit la messe.

A YILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Tu nous fuis comme fuit le soleil sous la mer
Derrière un rideau
lourd de pourpres léthargiques, Las d'avoir splendi seul sur les
ombres tragiques
De la terre sans verbe et de Taveugle éther.

Tu pars, àme chrétienne on m'a dit résignée
Parce que tu savais que ton Dieu préparait
Une fête enfin claire à ton cœur sans
secret, Une amour toute flamme à ton amour ignée.

Nous restons pour encore un peu de temps ici,

Conservant ta mémoire en notre espoir transi,

Tels les mourants savourent l'huile du Saint-Chrême.

Villiers, sois envié comme il aurait fallu
Par tes frères impatients du jour suprême
Où saluer en toi la gloire d'un élu.

LEON BLOY

Le Dogme certes, et la Loi, Mais Charité qui ne commence Ni ne finit, énorme, immense, Telle la foi de Léon Bloy.

Un Abel mais un saint Eloi :

Enclume et marteau sans clémence, La raison jusqu'à la démenche.

Telle la foi de Léon Bloy.

Une iêle féroce et dduce, Très extraordinairemeiit Un peu va comme je te pousse ;

Un génie horrible et charmant, Et tout l'être et tout le paraître D'un mauvais moine et d'un bon prêtre.

A RAOUL PONGHON

Vous aviez des cheveux terriblement ;

Moi je ramenais désespérément ;

Quinze ans se sont passés, nous sommes chauves

Avec, à tous crins, des barbes de fauves.

La Barbe est une erreur de ces temps-ci Que nous voulons bien partager aussi ; Mais ridéal serait des coups de sabres Ou même de rasoirs nous faisant glabres.

Voyez de Banville, et voyez Lecon-

Te de Lisle, et tôt pratiquons leur con-

Duite et soyons, tels ces deux preux, nature.

Et quand dans Paris, tels que ces deux preux.

Nous irons, fleurant de littérature.

Le peuple, ébloui, nous prendra pour eux.

A. -F. CAZALS

Adonis expirant sur des fleurs n'est pas lui. Narcisse en fleur
changé non plus, non plus Arbate Triste de ne rimer qu'à peine à
Mithridate, Et non plus rien qui nous rappellerait l'ennui.

Au contraire, les chagrins qui nous auraient nui, Littéral Arle-
quin, il les bat de sa batte Comme un Pierrot, et ça n'a rien qui
nous épate, Attendu que le rire en ses yeux bruns a lui.

Décoratif à sa façon, — sinon la bonne,

C'est la meilleure, — il n'a le cachet de personne

Ni personne le sien, ô réciprocité !

Le roi des bons enfants et la pire des gales.

Car que de vices, las ! aux noirceurs sans égales :

Jeunesse, esprit, gaîté, bonté, simplicité !

A GERMAIN NOUVEAU

Ce fut à Londres, ville où l'Anglaise domine, Que nous nous
sommes vus pour la première fois, Et, dans King's Cross mêlant
ferrailles, pas et voix, Reconnus dès l'abord sur notre bonne
mine.

Puis, la soif nous creusant à fond comme une mine, De nous précipiter, dès libres des convois. Vers des bars attractifs comme les vieilles fois. Où de longues misses plus blanches que l'hermine

Font couler l'aie et le biller dans l'élain clair Et le cristal chanteur et léger comme l'air, — Et de boire sans soif à l'amitié future !

Notre toast a tenu sa promesse. Voici

Que, vieillis quelque peu depuis cette aventure,

Nous n'avons ni le cœur ni le coude transi.

MAURICE BOUGHOR

Il s'appelle Maurice ainsi que ce soldat Et se nomme Bouchor comme Saint Bouche d'or, Soldat du rire franc, saint, sinon point encor, Du moins religieux d'esprit sinon d'état.

Chaque effort de son œuvre acclame bien sa date Et, sous ses deux patrons, ce qu'en outre elle arbore C'est bien la bonne foi sortant par chaque porc Et l'amour du métier que chaque heure constate.

Jeunesse folle bien, extravagante au point :

Tel un page sa dame au cœur, sa dague au poing,

Bondissant, comme hennissant, s'il meurt, tant pis

Age d'homme pensif et profond dont témoigne On dirait, l'on dirait, sonnée à pleine poigne, La tour changée en nourrice de Saint Sulpice.

HENRY D'ARGIS

Érudit, graphologue et presque nécromant, Pourtant il est aimable et si mal redoutable Qu'il fait belle et digne figure au bal, à table, Au jeu, partout, à ce qu'on dit, et Ton ne ment.

Ce sage aime la Femme, et qui croit qu'il a tort? Pour lui plaire, ou plutôt pour se plaire à soi-même. Si j'en crois mes auteurs, il prend un soin suprême D'être élégant sans rien qui sente un seul effort.

Agile, souple, interrogant, c'est un vainqueur. Son cœur a de l'esprit comme quatre, et sa tête Est bonne comme un cœur, bien que tête d'esthète,

Et que son cœur soit bête ainsi que tout bon cœur. Ermite à deux, parmi chienne et chien, chat et chatte. Il vit, l'été comme l'hiver, à la Grand'Jatte.

A ERNEST RAYNAUD

Nous sommes tous les deux des moitiés d'Ardennais, Moi plus foncé que vous, — dirai-je plus sauvage ? Procédant des Forêts quand vous de ce Vallage Doux et frisque qu'aussi bien que vous je connais.

Il y a peu de temps qu'encor j'y promenais, Vous le savez, mon goût de son clair paysage, Poussant les choses jusqu'à nous mettre en ménage. Mon rêve et moi, là-bas, paysans désormais.

Faut croire que là-bas j'offensai quelque fée, Car m'en voilà parti plus tôt que de saison Après avoir vendu mon clos et ma maison.

Aussi combien en vous j'adore, retrouvée Parmi ces gens que nos airs francs font ébahis, La bonne humanité de ce brave pays.

RAYMOND DE LA TAILHEDE

Un jour que la nature avait fait de bons rêves, Elle vit s'éveiller Raymond de la Tailhède Aux bords où, pour charmer l'ennui des heures brèves, Le joyeux troubadour procède de l'aède.

Pâle implacablement avec des fois la rose, Sur la joue et le front, de vingt ans pas encore, Et, séduisante aussi par-dessus toute chose, Cette vivacité, mercure, éther, phosphore !

Petit, ainsi qu'il sied à ces futurs grands hommes, Mais si haut de mépris pour le siècle où nous sommes Qu'il évoque Eliogabale, qu'il l'assume

Et qu'il l'incarne, en haine de l'heure mauvaise, Absolument indifférent à la coutume.

D'ailleurs correct et gentleman à la française.

XYII

A ARMAND SILVESTRE

La grande Sand porta sur les fonds baptismaux Votre muse robuste et saine et, bonne fée, Vous prédit le génie et l'œuvre d'un Orphée Charmant l'homme et la femme et jusqu'aux animaux^

Jusqu'au serpent, jusqu'à l'oiseau sur les rameaux. Et vous, pour faire bien la parole prouvée, Vous avez remporté ce double cher trophée : Belle ampleur de l'idée en l'aime ampleur des mots.

Vos livres sont un don même de la nature, Tant il fait bon les lire et les relire, ainsi Qu'on respire et respire une atmosphère pure.

Vos livres ! où l'amour qu'il faut, jamais transi, Toujours sincère, éclate en^vives splendeurs franches. Puis où le mâle au fond qu'on est prend ses revanches.

FERNAND L'ANGLOIS

Haut comme le soleil, pâle comme la lune, Comme dit vaguement le proverbe espagnol, Il a presque la voix tendre du rossignol, Tant son cœur fut clément à ma triste fortune.

Je l'écoute toujours, cette voix opportune Qui me parlait naguère, est-ce en ut, est-ce en sol? Et qui sut relever, furieux sur le sol. Mon cœur, ce cœur sauvage et fou de roi de Thune

Mais rions ! car mon livre est un livre amusant, Et dès lors que ce souvenir doux et cuisant D'un suicide prévenu de mains

pieuses

Me remonte ce soir, peut-être pire encor

Dans un absurde et vraiment sinistre décor,

Paix-là, pour ces mains-là, mes mains calamiteuses !

A IRÉNÉE DEGROIX

Où sont les nuits de grands chemins aux chants bacchiques
Dans les Nords noirs et dans les verts Pas-de-Calais, Et les canaux périlleux vers les Belghiques Où, gris, on chavirait en hurlant des couplets?

Car on riait dans ces temps-là. — Tuiles et briques Poudroyaient par la plaine en hameaux assez laids ; Les fourbouyères, leurs pipes et leurs bourriques Dévalaient sur Arras, la ville aux toits follets

Poignardant, espagnols, ces ciels épais de Flandre; Douai brandissait de son côté, pour s'en défendre. Son lourd beffroi carré, si léger cependant ;

Lille et sa bière et ses moulins à vent sans nombre Bruissaient.
— Oui, qui nous rendra, cher ami, Tombre Des bonnes nuits, et les beaux jours au rire ardent?

A GEORGE BONNAMOUR

J'étais malade de regrets, de quels regrets ! Toute ma bonne foi pleurait d'une méprise. Mon corps qui fut naguère fort, si faible après Agonisait presque, comme un tigre agonise.

' Ma face dure aux poils fauves de barbe grise ' Suait froid, mes yeux clos se rejoignaient trop près, D'affreux hoquets me secouaient sous ma chemise Et mes membres s'alignaient, à la mort tout prêts.

4i DÉDICACES

Puis il fallut manger et boire. Comment faire ? Mais vous vous trouviez là qui me tendiez mon verre Et découpiez ma chère et me teniez le front.

Et, tout en écoutant, pieux, ma juste plainte,

La consolant parfois d'un mot franc dit sans crainte,

Berciez l'enfant qu'est moi des beaux jours qui seront.

A PATELINE BERRICHON

Tous deux avons ce travers De raffoler des bons vers Et d'aimer notre repos.

Aussi tout, jusqu'aux hasards, Punit sur nos tristes peaux Ces principes de lézards.

Alors parfois nos rancunes, Ne connaissant plus d'obstacles, fEuvrent sans mercis aucunes, Toutes sortes de miracles ;

Si que le pante morose "S'indigne que, mal civile, La muse métamorphose Le lézard en crocodile.

A GABRIEL ECHAUPRE

Votre grand-père des temps chauds, l'honnête Pache,

Fut un républicain sérieux, simple et franc.

Il méprisa l'argent, abomina le sang

Et mourut vénéré, pur de la moindre tache.

Nous sommes en des jours autres où l'on s'attache Au positif
ainsi qu'un abcès sur un flanc, Où le bleu comme le rouge et
comme le blanc, Tous tirent tes pis, notre France, bonne vache !

Hélas ! France, Patrie, ô vivre et voir cela ! Mais votre cœur
loyal bientôt se rebella Contre la manigance actuelle, un mystère

De sottise méchante, et, fier, se donna tout

Aux Lettres, comprimant son civique dégoût ;

Et vous mourrez très bien, comme votre grand-père,

XXITl

AU DOCTEUR GUILLAND

Dans ce mien voyage de cure, En dépit de Joanne et de Gliaix
Je n'ai rien vu d'Aix-les-Bains qu'Aix Pur, nature, sans fioriture.

Lent, grave, ligure d'augure, J'allais comparable à tel ex-
Boyard qu'entortille un vorlex De mainte et mainte couverture.

La douche, le lit, trois repas, Furent le régime sévère Que nous
suivîmes pas à pas,

L'arthrite et moi, dans cette affaire, Pour, cher Docteur, hâter,
normal, Mon rétablissement thermal.

A LOUIS ET JEAN JULLIEN

Savantissimo Doctori

Bonissimoque Scriptori,

Au frère et puis encore au frère

Ce sonnet les jambes en l'air Qui commence à chanter son air
En pur latin de feu Molière !

Ce sonnet pour dire à tous deux Sur un ton badin mais sincère
Que je les aime bien et serre Leurs loyales mains à tous deux.

Louis, malgré le sort contraire,

Salut à vous qui guérissez,

A vous aussi qui punissez

L'ordc bourgeois, Jean, mon confrère.

A EMILE LE BRUN

Dans le gâchis de Tan dernier Nous fûmes, — osons le nier —
Vous, parlementaire, qu'atroce !

Moi, boulangiste, ô si féroce !

Or, ne pouvant rouler carrosse, L'un et l'autre enfourchant sa
rosse.

Inutile de le nier, Chacun arriva bon dernier.

Mais qu'importe la politique, Puisque ferme et même pratique,
L'affection chassa l'assaut ?

Malgré ces « convictions » denses.

Ami des fortes confidences,

Vous en vouloir, moi ? Quelque sot !

A HENRI MERCIER

Il nous sied de remercier Sur tous les tons de tous les modes Bal-
lades, sonnets, stances, odes, Le sage, le juste Mercier.

Car quelle guerre à l'Epicier Qui trouve ses us incommodes.

Et les truculentes méthodes En l'honneur de quels besaciers ?

Puis il va, doux Porthos physique

Et subtil Aramis moral,

De la peinture à la musique,

Noctambule mais auroral, Prince des vers et de la prose Et
bath ami sur toute chose.

A ADRIEN REMAGLE

Votre femme chantait délicieusement De très anciens vers
miens par vous mis en musique — Vers sans grande portée idéale
ou physique, Mais que la voix était exquise et l'air charmant 1

Si bien que j'entrais dans un grand étonnement,

Moi le lassé qui rêve d'être un ironique,

D'ainsi revivre sensuel et platonique.

Quoi, sensuel ? Vraiment ? Platonique ? Gomme ?

Ah ! quand jeune j'étais ainsi ! Tiens, tiens. Possible, Après tout. Oui, rêveur et mauvais sujet. Ma tête alors désirait et ma chair songeait.

Mais j'admire, moi le blasé (mais l'impassible, Non !) j'admire combien la sympathie et l'art Evoquent l'enfant — presque au quasi-vieillard.

A ARMAND SINVAL

Habitant de ces chers conlins de la Bastille, Où je fus trop heureux et puis trop malheureux, Battant monnaie ici, là faisant buisson creux Et passant (c'est le mot) de l'Amer à la Fille,

— Tous accrocs et raccrocs dont mon dossier fourmille ! Ami dans ces quartiers, moi qui bercés par eux, Bernés par eux d'amours bizarres et d'affreux Guignons, leur garde comme un regret de famille,

Je VOUS prie instamment, du fond de ce Broussais,

Un hôpital sis à Plaisance ! où le poète

Vit, caressé par l'ombre du drapeau français.

De porter mon bonjour et mon baiser de fête A ce mien passé d'or vanné représenté Par un Génie en l'air, misère et liberté !

A CHARLES DE SIVRY

Arliste, loi, jusqu'au fantastique, Poète, moi, jusqu'à la bêtise,
Nous voilà, la barbe à moitié grise, Moi fou de vers et toi de
musique.

Nous voilà, non sans quelques travaux.

Riches, moi de l'eau de l'Iippocrène, Quand toi des chansons
de la Sirène, Murs pour la gloire et ses échafauds.

Bah ! nous aurons eu notre plaisir Qui n'est pas celui de tout le
monde Et le loisir de notre désir.

Aussi bénissons la paix profonde Qu'à défaut d'un trésor
moins subtil Nous donnèrent ces ainsi soit-il.

A CHARLES VESSERON

Dans nos savoureuses Ardennes Où je fis le mal et le bien, Ici,
mortifié, chrétien, Là, perpétrant quelles fredaines

J'ai, par le cours aventureux De mes mérites et... du reste, ^ ^
Coulé, d'un flot léger et leste, Quelques jours tout de même
heureux.

Je tais ma paix chaste et profonde

Et je jette un voile séant

Sur mes horreurs de mécréant.

Mais notre amitié toute ronde.

Vaut un los sur un rythme net, VA yexpi'ess exprès ce sonnet.

A (iABRIEL VICAIRH

Vous êtes iuu mystique et j'en suis un aussi : Mais vous léger, charmant, on dirait du Shakspeare, Moi pas mal sombre, un Dante imperceptible et pire Avec un reste, au fond, de pécheur mai transi

Je suis un sensuel, vous en êtes un autre : Mais vous gentil, rieur, un Gaulois et demi, Moi l'ombre du marquis de Sade, et ce, parmi Parfois des airs naïfs et faux de bon apôtre.

Plaignez-moi, car je suis mauvais et non méchant. Puis, tel vous, j'aime la danse et j'aime le chant, Toutes raisons pour ne plus m'en vouloir qu'à peine,

Et puis j'aime ! Tout court ! En masse, en général,

Depuis la lille amcre au souris sépulcral

Jusqu'à Dieu tout-puissant dont la droite nous mène !

A EMILE BLEMONT

La vindicte bourgeoise assassinait mon nom Chinoisement, à coups d'épingle, quelle affaire Et la tempête allait plus âpre dans mon verre. D'ailleurs du seul grief, Dieu bravé, pas un non,

Pas un oui, pas un mot ! L'Opinion sévère Mais juste s'en moquait autant qu'une guenon De noix vides. Ce bœuf bavant sur son fanon. Le Public, mâchonnait ma gloire... encore à faire.

L'heure était tentatrice et plusieurs d'entre ceux Qui m'aimaient en dépit de Prud'homme complice, Tournèrent carrément, furent de mon supplice,

Ou se turent, la peur les trouvant paresseux.

Mais vous, du premier jour vous fûtes simple, brave.

Fidèle ; et dans un cœur bien fait cela se grave.

A EMMANUEL CHARRIER

Ghabrier, nous faisions, un ami cher et moi. Des paroles pour vous qui leur donniez des ailes, Et tous trois frémissions quand, pour bénir nos zèles, Passait l'Ecce deus et le Je ne sais quoi.

Chez ma mère, charmante et divinement bonne. Votre génie improvisait au piano, Et c'était tout autour comme un brûlant anneau De sympathie et d'aise aimable qui rayonne.

Hélas! ma mère est morte et Tami cher est mort, Et me voici semblable au chrétien près du port, Qui surveille les tout derniers écueils du monde,

Non toutefois sans saluer à l'horizon

Comme une voile sur le large au blanc frisson,

Le souvenir des frais instants de paix profonde.

A ERNEST DELAHAYE

Dieu, nous voulant amis parfaits, nous fit tous deux

Gais de cette gaité qui rit pour elle-même,

De ce rire absolu, colossal et suprême

Qui s'esclaffe de tous et ne blesse aucun d'eux.

Tous deux nous ignorons l'égoïsme hideux Qui nargue ce prochain même qu'il faut qu'on aime Comme soi-même : tels les termes du problème. Telle la loi totale au texte non douteux ;

Et notre rire étant celui de rinnocence, Il éclate et rugit dans la toute-puissance D'un bon orage plein de lumière et d'air frais.

Pour le soin du Salut, qui me pique et m'inspire.

J'estime que. parmi nos façons d'être prêts,

Il nous faut mettre au rang des meilleures ce rire.

A MAURICE DU PLESSYS

Je vous prends à témoin entre tous mes amis, Vous qui m'avez connu dès l'extrême infortune, Que je fus digne d'elle, à Dieu seul tout soumis, Sans criard désespoir ni jactance importune,

Simple dans mon mépris pour des revanches viles Et dans l'immense effort en détournant leurs coups, Calme à travers ces sortes de guerres civiles Où la Faim et l'Honneur eurent leurs torts jaloux,

Et, n'est-ce pas, bon juge, et fier ! mon du Plessys, Qu'en l'amer combat que la gloire revendique, L'Honneur a triomphé de sorte magnifique?

Aimez-moi donc, aimez, quels que soient les soucis Plissant parfois mon front et crispant mon sourire, Ma haute pauvreté plus chère qu'un empire.

CHARLES MORIGE

Impérial, royal, sacerdotal, comme une République française
en ce Quatre-vingt-treize Brûlant empereur, roi, prêtre, dans sa
fournaise. Avec la danse, autour, de la grande Commune

L'étudiant et sa guitare et sa fortune

A travers les décors d'une Espagne mauvaise

Mais blanche de pieds nains et noire d'yeux de braise,

Héroïque au soleil et folle sous la lune ;

Néoptolème, âme charmante et chaste tête, Dont je serais en
même temps le Philoctète Au cœur ulcéré plus encor que sa
blessure,

Et, pour un conseil froid et bon parfois, l'Ulysse ;

Artiste pur, poète où la gloire s'assure;

Cher aux femmes, cher aux Lettres, Charles Morice !

A EDMOND THOMAS

Mon ami, vous m'avez, quoique encore si jeune, Vu déjà bien di-
vers, mais ondoyant jamais, Direct et bref, oui : tels les Juins
suivent les Mais, Ou comme un affamé de la veille déjeune.

Homme de primesaut et d'excès, je le suis, D'aventure et d'er-
reur, allons, je le concède. Soit, bien ; mais illogique ou mol ou
lâche ou tiède En quoi que ce soit, le dire, je ne le puis.

Je ne le dois ! Et ce serait le plus impie Péché contre le Saint-Esprit, que rien n'expie, Pour ma loi que l'amour éclaire de son feu,

Et pour mon cœur d'or pur le mensonge suprême, Puisqu'il n'est de justice^ après l'Eglise et Dieu, Que celle qu'on se l'ait, à confesse, à soi-même.

A MES AMIS DE LA-BAS

Gens de la paisible Hollande Qu'un instant ma voix vint troubler
Sans trop, j'espère, d'ire grande

De voire part, voulant parler A vos esprits que la nature Fit
calmes pour mieux y mêler

L'enthousiasme et la foi pure Et l'idéal fou de réel Et la raison
et l'aventure

De sorte équitable, —   le ciel

Non plus brumeux, mais de par l'ombre

Même, et l'éclat essentiel,

o le ciel aux teintes sans nombre

Qu'opalisent l'ombre et l'éclat

De votre art clair ensemble et sombre,

Ciel dont il fallait que parl t La gratitude encor des races Et
dont il fallait que perl t

Cette douceur vraiment mystique Et crue aussi vraiment qui
rend Rêveuse notre âpre critique,

o votre ciel, fils de Rembrandt !

QUATORZAIN POUR TOUS

o mes contemporains du sexe fort, Je vous méprise et
contemne point peu.

Même il en est que je déteste à mort Et que je hais d'une haine
de dieu.

Vous êtes laids moi compris au delà De toute expression, et
bêtes, moi Compris, comme il n'est pas permis : c'est la Pire
peine à mon cœur et son émoi

De ne pouvoir être (ni vous non plus)

Intelligent et beau pour rire ainsi

Qu'il sied, du choix qui me rend cramoisi

Et pour pleurer que parmi tant d'élus A faire, ces messieurs
aient entre tous Pris Brunetière. o les topinambous ^ !

¹ Voir Boileau, Épigrammes .

QUATORZAIN POUR TOUTES

o femmes, je vous aime toutes, là, c'est dit ! N'allez pas me
taxer d'audace ou d'imposture. Raffolant de la blonde douce et de
la dure Brune et de la virginité bête un petit

Mais si gente et si prompte à se déniaiser, I Gomme aussi de
l'aime maturité (que vicieuse !

Mais susceptible d'un grand cœur et si joyeuse D'un sourire et savourant, lente, un long baiser)

Toutes, oui, je vous aime, oui, femmes, je vous aime — Excepté si par trop laides ou vieilles, dam ! Alors je vous vénère ou vous plains. Je vais même

Jusqu'à me voir féru, parfois à mon grand dam,

D'une inconnue un peu vulgaire, rencontrée

Au coin... non pas d'un bois sacré! qui m'est sucrée.

Tu m'as plu par ta joliesse Et ta folle frivolité.

J'aime tes yeux pour leur liesse Et ton corps pour sa vénusté.

Mais j'ai détesté tout de suite La gourmandise de ta chair.

J'abhorre ton besoin de cuite (Non pas celui qui m'est si cher,

Le besoin d'être avec cet homme Encore vert qui serait moi),
J'abomine pour parler comme Il faut, ton goût pour trop d'émoi

Joyeux, gamin, charmant sans doute...

Au fait, j'y pense, je suis vieux Tant (cinquante ans !) et t'es en route Pour tes dix-huit ans... pauvre vieux !

ENCORE POUR G

Oui, gamine bonne je t'aime Et ce sera mon plus cher thème
D'instinct non moins que de système.

Oui, certes, ô gamine bonne !

Je ne suis docteur en Sorbonne

Non plus que riche ou beau, friponne.

Mes amours ne sont enragées Et mes passions sont rangées
Gomme une boîte de dragées

Et devant être et voulant être Raisonnable et pur comme un
prêtre Sérieux, je ne suis le maître,

Las ! de mon cœur qui t'aime, bonne Gamine ô que si bien fri-
ponne !

Et si peu docteur en Sorbonne !

Et je m'ennuie, — ainsi la pluie Et je me pleure et je m'essuie
Les yeux parce que je m'ennuie

Parce que je suis vieux et parce que je t'aime.

POUR S

Or j'adore une chaste Suzanne

Dont je serais l'un et l'autre vieillard

Et pour qui donc je brairais comme un âne

Si n'était par trop chaste ma Suzanne,

Elle rieuse, que non pas ! grasse à lard ? Mais non plus à l'ex-
cès diaphane Et je serais heureux sans coq-à-l'âne Si ne m'était

trop chaste ma Suzanne

Et, je te le dirai tout doucement Qu'il faut bien vite oublier ton
amant Fût-ce moi-même, ô chose invraisemblable !

Et je serais alors le plus heureux

Non pas des trois mais que plutôt des deux

Et Ce ne serait pas déjà le diable !

CHANSON POUR L

« Enfin, après deux ans, je te revois » — et t'aime

Pour de bon cette fois, A cause de ton corps d'abord, et surtout
même,

En raison de ta voix

Si bonne et si calmante et qui dicte des choses

Paisibles à mon cœur Un peu cruel mais doux au fond, telles
aux roses

Les épines et, sœur

Presque aimée à cause de ta gente sagesse A travers tant et
tant

De gâté polissonne, et de cette largesse D'un cœur pourtant
prudent,

Que ton cœur et mon cœur régneront donc sans conteste

Sur notre vie à tous Les deux — et dès ce soir (ô jour, je te dé-
teste !)

Soyons-nous bons et doux !

Ton cœur est plus grand que le mien Mais le mien peut-être
est plus tendre Qui ne sait que ne pas attendre, Tant il serait ja-
loux du tien,

Si je n'étais sûr de la loi Qu'il faut, chère, que (je te prête),
pauvre, Et que riche, je donne en tout aloi Bon et meilleur ou
pire, en vrai poète.

Mon cœur est moins grand que le tien Mais le tien peut-être
est moins vaste Qui n'aime guère que le faste D'être aimé du
mien, et fait bien.

LE PINSON D'E

C'est très miraculeux : ce pinson si joli

Qui sautillait d'un air attentif et poli

Tout au bout des barreaux, prêtant sa tête fine

A ma bouche lui sifflant l'air de la Cz-arine,

Il n'est plus ! Le voici sans souffle désormais.

Il avait bien souffert, autant que tu l'aimais !

Maussade, hélas ! et symptôme bien pire encore,

Immobile et muet dans la cage sonore

Du pépiement des autres « hôtes de nos bois »
Et vibrante Dieu sait comme de leurs émois,
De leurs ébats plus fous que les jeux de la houle.
Il s'était accroupi, se contournant en boule,
La tête sous son aile, ayant l'air de dormir.
Et tu gardais l'espoir, cessant de trop gémir.
De le croire en effet endormi... La nuit sombre
Vint, qui nous consola quelque peu. Mais quand l'ombre
Se dissipa, cédant, Soleil, à ton effort,
La vérité nous apparut : il était mort !
Tu reculas d'horreur malgré tout ton courage
Ordinaire, et n'osais le sortir de la cage.
J'accomplis en ton lieu ce douloureux devoir.
Et toi, dépliant en silence un vieux « Chat noir »,
Le replias sur le petit cadavre avec des larmes.
Linceul approprié, symbole non sans charmes !
Nous débattîmes un long temps l'heure et le lieu
Où rendre les derniers honneurs au petit dieu.
Tout à coup tu pris ton panier déjà célèbre
Et partis sans me prévenir du lieu funèbre

Destiné dans ton cœur à l'enterrement dû.

Emportant en ce « char » l'oiseau, bien entendu.

Quand tu revins, t'avais l'air fier et plein de grâce

De quelqu'un ayant fait, sans bruit et sans grimace,

Ce qu'on peut appeler une grande action :

« Je l'ai jeté dans les caveaux du Panthéon ! »

T'écrias-tii, — puis, caria femme est toujours femme, Et tes yeux éteignant soudain leur sombre flamme, Tu repris, et cela me parut aussi beau : « Il aurait peut-être mieux fait sur mon chapeau 1 »

20 février 1893.

o toi, chaude comme l'enfer, o toi, froide comme l'hiver,
Douce et dure, on dirait du fer Et de la mousse,

Dure et douce comme la mousse Et le fer, si dure et si douce,
Va ! sois toi-même ! Un vent te pousse. Vent de printemps

. BfBUOTHECA

Et vent d'automne, et tant d'aïUans Et de zéphyrs sont palpitants,
Dans tes grands yeux mahométans De catholique

Que j'en reste mélancolique

Et joyeux, et sans plus d'oblique

Madrigal, je t'aime !

o réplique, Diable angélique.

POUR SES ETRENNES

Je méprise, vrai ! ces vers-ci Mais j'aime le sujet d'iceux, Les vers
sont-ils tendres ou pisseux ?

Mais le sujet est réussi.

Mais j'idolâtre, au fond, ces vers — Parce qu'ils figurent mon
âme Pisseuse ou tendre — à telle dame Sur un fond candide ou
pervers.

Et ces vers pervers ou candides Seront le témoignage, au fond,
De choix qui viennent et qui vont

Et finissent d'après d'avidés,

D'avidement cruels désirs

Et tout ! par cire moins perfides,

l" janvier 1894,

Mauvaise, crierde, et ça vaut mieux Qu'en somme bavarde et
muette.

Or tel est le vœu de ce poète, De ce poète criard, bavard et
vieux.

Ce poète, bavard et curieux, Amoureux avant tout de sa tête Et
de ses émotions d'esthète.

Se creuse sa tête d'envieux,

D'envieux plutôt d'être tranquille Comme un naufragé na-
geant vers l'île Où se sécher des flots furieux...

Et comme il se cramponne, le poète,
Avec son bagage lâché d'esthète
A cette mauvaise criarde, et ça vaut mieux !

A LA MEME

Non. Ce n'est pas vrai. Vous êtes très bonne,

Très sobre de paroles dures vraiment
Et votre verbe est un pur liniment
Toute en voyelles sans la moindre consonne.

C'est la cause pourquoi je vous pardonne Quelque vivacité dite
éventuellement Et sûrement dans le juste moment Où je la mé-
rite, el parlant à ma personne.

Car VOUS êtes franche et ce m'est doux
Dans ce monde vil et surtout jaloux
De ramper autour de quelqu'un pour le tromper
Et c'est très bien ça, ma si chère amie,
Et je vous en estime (et ne mens mie)
Et je t'en aime mieux encor de ne pas me tromper.

POUR LA MEME

Zut, il n'en faut plus, c'est une hypocrite A rebours ou c'est une folle ou, mieux, Une sotte en cinq lettres, mais de vieux Jeu, trop Second Empire, — et qui s'effrite.

Car jeune elle est très loin de l'être encor Et la date de sa naissance est un trésor De suppositions contradictoires.

Gela ne ferait rien sans doute au cas présent

Moi n'étant plus non plus l'adolescent Epris de sa cousine, lys ! ivoires ! Mais surtout elle est solte, démérite

Pire à mes yeux que tous maux sous les cieux Et, tort non moindre en surplus à mes yeux, Elle a le don qui fait que je m'irrite.

LU

QUI PARTAIT POUR LA COLOMBIE

Notre-Dame de Santa Fe de Bogota Qui vous apprêtez à faire le tour de ce monde, Or, mon émotion serait par trop profonde Dans le chagrin réel dont mon cœur éclata

A la nouvelle de ce départ déplorable Si je n'avais Torgucil de vous avoir, à ta- Ble d'hôte, vue ainsi qu3 tel ou tel rasta Et de vous devoir ce sonnet point admirable.

Hélas ! assez, mais que voici de tout mon cœur Tel que je l'ai coçqu dans un rêve vainqueur Dont, hélas ! je reviens avec le

bruit qui grise

D'un tambourin, bruyant sans doute mais gentil D'être, grâce
à votre talent de femme exquise- Ment amusante, décoré d'un
doigt subtil.

LUI

Lorsque nous allons chez Vanier Dans des buts peu probléma-
tiques, ïu portes un petit panier Moins plein d'objets
aromatiques,

Persil, cerfeuil, ès-authentiques Torsades d'un savant vannier
Et tels bouquins pour les boutiques Que le Quai ne peut renier,

Moins plein, dis-je, de toutes choses Que de ceci ; soucis mo-
roses, Querelles affreuses, raisons

Mauvaises, à jeter en Seine,

Si qu'au retour, sans plus de scène,

Tout bonnement nous nous basons.

A PROPOS d'un petit PANIER QU'IL AVAIT DÉMOLI AU
BRAS d'une DAME DANS UN MOMENT DE VI- VACITÉ.

Lorsque nous allons chez Vanier Bans des buts peu probléma-
tiques Tu portes un petit panier...

Il est mort le petit panier !

Je l'ai détruit lors d'une scène.

Irons-nous encor chez Vanier?

Il est mort le petit panier.

Dire que ton œuvre, vannier, Je l'ai tuée aux bords de Seine.

Il est mort le petit panier !

Je l'ai détruit lors d'une scène.

Je ne suis pas trop lier, vraiment, De ça qui n'est pas mon chef-d'œuvre, Tant s'en faut, je le dis crûment.

Je ne suis pas trop fier vraiment, Et même un remords véhément, Me mord ainsi qu'une couleuvre.

Je ne suis pas trop fier, vraiment.

De ça qui n'est pas mon chef-d'œuvre.

Heureusement il est un dieu Pour ceux que la... colère enivre.

Et ce dieu-là n'est pas un pieu.

Heureusement il est un dieu Qui t'inspirait. Après l'adieu Dit, que ce gage dût revivre.

Heureusement il est un dieu Pour ceux que la... colère enivre.

Et, comme autrefois le phénix.

Il reparaît beau, vaste même, Disant à l'âpre Parque : Nix !

Et, comme autrefois le phénix,

Le revoici, d'après un X Où tel pipo perd son barème. Oui, comme autrefois le phénix, Il reparaît beau, vaste même.

Nous irons encor chez Vanier Dans des buts peu
problématiques.

Encor qu'il semble le nier, Nous irons encor chez Vanier Avec
cet énorme panier Plein de choses mal esthétiques.

Nous irons encor chez Vanier Dans des buts peu
problématiques.

Et nous en reviendrons toujours Après avoir, sans plus de
scène, Vidé vos querelles, amours.

Et nous en reviendrons toujours.

Après vous avoir jetés, lourds Soupçons et faux propos, en
Seine, Aux vrais propos, mais pour toujours, Aux francs baisers
sans plus de scène.

ANNIVERSAIRE

à William Rotlienstein

« Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva.

Je ne crois plus au langage des fleurs Et l'Oiseau bleu pour
moi ne chante plus. Mes yeux se sont fatigués des couleurs Et me
voici las d'appels superflus.

C'est, en un mot, la triste cinquantaine. Mon âge mûr, pour
tous fruits tu ne portes Que vue hésitante et marche incertaine Et
ta frondaison n'a que feuilles mortes !

Mais des amis venus de l'étranger, — Nul n'est, dit-on, prophète en son pays
Du moins ont voulu, non encourager, Consoler
un peu ces lustres haïs.

Ils ont grimpé jusques à mon étage

Et des fleurs plein les mains, d'un ton sans leurre.

Souhaité gentiment à mon sot âge

Beaucoup d'autres ans et santé meilleure.

Et comme on buvait à ces vœux du cœur Le vin d'or qui rit
dans le cristal fin. Il m'a semblé que des bouquets, en chœur,
Sortaient des voix sur un air divin ; .

Et comme le pinson de ma fenêtre Et le canari, son voisin de
cage, Pépiaient gaiement, je crus reconnaître L'Oiseau bleu qui
chantait dans le bocage.

Paris, 30 mars 1894.

MISERE

Je veux dépeindre en ce sonnet Toute mon indignation Contre ce
Vanier qu'on connaît, Aussi la résignation

Qu'il me faut (avec l'onction Nécessaire au temps où l'on est,
Temps gaspillé sous l'action D'une jeunesse qui renaît).

Or ce Vanier dont la maison

Telle celle dite Pont-Neuf

N'est pas au coin du quai, raison

Insuffisante à mon courroux Terrible, tel celui d'un bœuf, Oui
ce Vanier n'a pas de sous

RICHESSSE

A me mettre hélas dans la poche, Mais demain comme il sera
tendre Il n'est tel que de bien attendre Avec une tête de Boche,

Et la chose d'être un gavroche Qui ne voudrait plus rien en-
tendre Que d'être un gas plus ou moins tendre Sans peur autant
que sans reproche

Et je vais enfin, digne et riche, Mieux qu'un militaire en Au-
triche, M'épandre et me répandre encore

En un luxe sans fin ni bornes Qui, bœuf littéral que décore Sa
force, te montre les cornes,

Misère qui voudrait me proposer des bornes.

A LEON VANIER

Vous voulez tuer le veau gras Et qu'uu sonnet signe la trêve.

Très bien, le voici, mais mon rêve Serait, pour sortir
d'embarras

Et nous bien décharger les bras De la manière la plus brève, —
Tel un lourd fardeau qu'on enlève Que ce veau fût d'or et très
gras,

Afin que parmi cette foule

Qui nous bouscule et que l'on roule,

Nul, voyant ce pacte nouveau

Dûment paraphé de nos plumes,

Au bas de l'acte où nous nous plûmes,

Nul ne dise : « On dirait du veau ! »

SUITE AU I<^" SONNET

Or puisque le veau d'or a lieu Et qu'on ne dirait plus du veau, Il
nous faut d'abord prier Dieu De bénir le pacte nouveau.

Pour nous ruer à des travaux Tout bonnement prodigieux.

Prose au kilo, vers vrais ou faux, Qu'importe ? Tant pis et tant
mieux

Nouer et dénouer des nœuds

Gordiens ou non, et n'étant

Pas plus des princes que des bœufs.

Néanmoins, peiner tant et tant Que vous fassiez une fortune
bœuf Et que moi j'achetasse un courage tout neuf.

Jour de Noël 1892.

TOAST A DISTANCE

aux Rosati

Gens du Nord, mes compatriotes, Hélas ! je vous avais promis
Quelques mots à propos de bottes Gomme on en échange entre
amis

Sous le titre de conférence Que l'on galvaude en de vain us
J'aurais gaiment pour l'occurrence, En propos exprès décousus

d28 DÉDICACES

Parlé longtemps de la contrée A laquelle malgré Paris Et sa ru-
meur démesurée Répondront toujours nos esprits,

Lille, Arras, Douai, Valenciennes, Que sais-je encore, Saint-
Quentin !, Hélas ! des douleurs anciennes Me tiennent du soir au
matin,

A ce qu'on croit rhumatismales, Et le docteur, féroce et doux,
Me défend en phrases normales.

Trop normales, d'aller vers vous ;

Mais il me fait espérer, comme Il sied, qu'en vos toasts enviés.

Dans un mois je serai votre homme.

En attendant, si vous buviez !

I"! février J89i.

SOUVENIR DE MANCHESTER

à Théodore ('. Lan don

Je n'ai vu Manchester que d'un coin de Salford
Donc très mal et très peu, quel que fut mon effort
A travers le brouillard et les courses pénibles
Au possible, en dépit d'hansoms inaccessibles
Presque, grâce à ma jambe maïe et mes pieds bots,
N'importe, j'ai gardé des souvenirs plus beaux
De cette ville que Ton dit industrielle, —
Encore que de telle ô qu'intellectuelle
Place où ma vanité devait se pavaner
Soi-disant mieux — et dussiez-vous vous étonner

Des semblantes naïvetés de cette épître,

o vous ! quand je parlais du haut de mon pupitre

Dans cette salle où l' « élite » de Manchester

Applaudissait en Verlaine l'auteur d'Esther,

Et que je proclamais, insoucieux du pire

Ou du meilleur, mon culte énorme pour Shakespeare.

30 janvier 1894.

FOUNTAIN COURT

à Arthur Symons

La Cour de la fontaine est, dans le Temple, Un coin exquis de
ce coin délicat Du Londres vieux où le jeune avocat Apprend

l'étroite Loi, puis le Droit ample :

Des arbres moins anciens (mais vieux, sans faute)

Que les maisons d'aspect ancien très bien

Et la noire chapelle au plus ancien

Encore galbe, aujourd'hui... table d'hôte...

d32 DÉDICACES

Des moineaux francs picorent joliment — Car c'est l'hiver — la
baie un peu moisie Sur la branche précaire, et — poésie ! La jeune
Anglaise à l'Anglais âgé ment...

Qu'importe ! Ils ont raison, et nous aussi, Symons, d'aimer les
vers et la musique Et tout l'art, et l'argent mélancolique D'être si
vite envolé, vil souci !

« Et le jet d'eau ride l'humble bassin » Comme chantait,
quand il avait votre âge, L'auteur de ces vers-ci, débris d'orage.
Ruine, épave, au vague et lent dessin. •

Londres, novembre 1894.

A EDMOND LEPELLETIER

Mon plus vieil ami survivant D'un groupe déjà de fantômes Qui
dansent comme des atomes Dans un rais de lune devant

Nos yeux assombris et rêvant Sous les ramures polychromes
Que l'automne arrondit en dômes Funèbres où gémit le vent,

Bah ! la vie est si courte en somme — Quel sot réveil après
quel somme !

Qu'il ne faut plus penser aux morts

Que pour les plaindre et pour les oindre De regrets exempts de
remords, Car n'allons-nous pas les rejoindre ?

JEAN RIGHEPIN

« Spélicans !

(F. Villon.)

Richepin N'est pas le nom d'un turlupin Ni d'un marchand de
poudre de perlinpinpin C'est le nom d'un bon bougre et d'un gen-
til copain.

Ecoutez :

n blasphème de tous côtés, Au Bourgeois même il dit de sales
vérités, Ses marins à l'Opér'Gom' seraient peu cotés.

Tout le mal Il le chante d'un ton normal Et c'est, à dire vrai, le
plus pire animal,

Mais les gueux Combattant, souffrant avec eux Il les aime de
quel amour noble et fougueux î

A ARTHUR RIMBAUD

Mortel, ange ET démon, autant dire Rimbaud, Tu mérites la
prime place en ce mien livre Bien que tel sot grimaud t'ait traité

de ribaud Imberbe et de monstre en herbe et de potache ivre.

Les spirales d'encens et les accords de luth Signalent ton entrée au temple de mémoire Et ton nom radieux chantera dans la gloire. Parce que tu m'aimas ainsi qu'il le fallut.

Les femmes te verront grand jeune homme très fort, Très beau d'une beauté paysanne et rusée, Très désirable d'une indolence qu'osée !

L'histoire t'a sculpté triomphant de la mort Et jusqu'aux purs excès jouissant de la vie, Tes pieds blancs posés sur la tête de l'Envie !

SUR UN CROQUIS DE LUI PAR SA SŒUR

Toi mort, mort, mort ! Mais mort du moins tel que tu veux,

En nègre blanc, en sauvage splendidement

Civilisé, civilisant négligemment...

Ah, mort ! Vivant plutôt en moi de mille feux

D'admiration sainte et de souvenirs feux

Mieux que tous les aspects vivants même comment

Grandioses ! De mille feux brûlants vraiment

De bonne foi dans l'amour chaste aux fiers aveux.

Poète qui mourus comme tu le voulais,

En dehors de ces Paris-Londres moins que laids,

Je t'admire en ces traits naïfs de ce croquis,

Don précieux à l'ultime postérité

Par une main dont Fart naïf nous est acquis,

Rimbaud ! pax tecum sit, Dominus sit cum te !

A IVF RENEE ZILCKEN

o Mademoiselle Renée, Fillette exquisement mignonne, Que le bon Dieu toujours vous donne Vie élégante et fortunée

Grandissez dûment bien-aimée Dans la sagesse douce et bonne
Sous l'œil qui sourit et s'étonne De votre famille charmée.

Soyez l'espoir et le bonheur De votre père, lui, l'honneur De l'art et de votre famille

Et de votre mère, l'honneur Et la grâce d'une famille S'étonnant de tout ce bonheur.

La Haye, octobre 1892.

A M^{me} EVELINE

Eveline, mais c'est Eve En miniature et c'est Tout le charme et tout le rêve Que notre esprit caressait

Quand naguère il s'agissait Encore d'enfance brève Qui grandit et grandissait Dans la femme qui s'achève.

Mais où va donc mon Sonnet ?

Vous êtes toute mignonne

Et l'âge en fleurs vous couronne.

Votre âge gai ne connaît Que l'innocence divine...

Riez, petite Eveline !

LWI

A W LÉONIE R.

Vous emplissez d'un bruit gentil, quoique terrible,

Ma tête que console un tapage d'enfant,

— Et mon cœur qu'il est difficile qu'on console !

Vous me rendez la joie et je suis triomphant De moi-même, ce
moi-même qui fut horrible Lorsqu'une enfant aussi, criait, mé-
chante et folle

Et bonne, au fond, quand j'étais moi-même un enfant Aux
yeux vrais, au sang pur comme d'une mouette Qui revient de très
loin, ainsi que ce poêle.

ft

LXMI

A M"" JEANNK VANIKR

Parfois dans un local plein de livres, deux hommes Se gour-
ment presque, bien que bons garçons au fond ; C'est votre père et

moi dont les paroles vont De l'offre ù la demande en quels écarts
de sommes !

Je n'ai pas l'air commode. Il est mal disposé. Choc terrible !
Soudain, au fort de la querelle, 'Petite et fine à la croire surnatu-
relle, Une enfant apparaît, grands yeux noirs, teint rosé.

Elle s'enquête, elle tremble, comme inquiète

— Sérieusement trop ? Non, — du bruit de tempête

Que vont menant ce monsieur chauve et son papa

Souriants sur-le-champ, — et voici la paix faite Entre, en un
mutuel et franc meâ culpâ, Votre père, éditeur, et moi, votre
poète.

Paris. 21 avril 1894.

LXYIII

SUR UJN BUSTE DE MUI

pour mon ami Nicderliausern

Ce buste qui nie représente Auprès de la postérité Lui montre
une face imposante Pleine de quelle gravité !

Devant cette tête pesante Du poids tous les jours augmenté
D'une pensée, ô pas puissante, D'un souci plutôt entêté,

Qu'est-ce que vont dire les femmes

Et les hommes des temps futurs?

« Au fait, on sent, sous ces traits durs

Et derrière ces yeux aux flammes Noires, un monsieur malveillant.

Mais le sculpteur eut du talent. »

A RAYMOND MAYGIUEH

« L'histoire véridique de la langouste atmosphérique.

[L'OEil crevé.)

Comme la langouste d'Hervé « Qui portait l'herbe magique, «
Sur sa croupe magnétique »

Mieux que la langouste d'Hervé,

Que ce crustacé controuvé, Vous possédez l'art magique Et même le magnétique...

Fi d'un crustacé controuvé !

Puis, VOUS êtes graphologue, Et démêleriez, tonnerre ! une
cglogue Dans un grimoire où Nostradamus perdrait son latin.

Bon Maygrier, sorcier rose. Magicien blanc sans rien de mo-
rose, Dites, prédisez-moi quelque plus sortable destin.

A M"" ADÈLE

Mademoiselle Adèle Vous êtes un modèle :

D'ordre et d'autorité Qui m'auriez complété

Mademoiselle Adèle, Vous êtes un modèle De joie et de gaîté
Viv' votre autorité !

Vous m'avez dit des choses, Presque le drapeau rose Qu'est le
drapeau français,

Vous m'avez dit des choses.

Presque le drapeau rouge Qu'on voit sur votre bouche.

A M"" MARIE A

I()Uil SA FETE

Le poète n'est pas très riche !

Aussi, devant ce frais jardin De bouquets dignes d'un Eden, Se
voit-il forcé d'être chiche

En ce jour de sainte Marie, Votre fête, et chiche à ce point De
ne contribuer, las ! point A cette éclosion fleurie

loG

De sympatliie et d'amilic.

Il se contente avec remords De vous offrir, non pas des ors

Ni même d'humbles rangs de perles,

Mais son petit air pépié,

Comme le plus humble des merles.

A RODOLPHE DARZENS

Jeune homme élancé Gomme un peuplier, Qui donc a pensé
Qu'on pût l'oublier

Dans ce livre si Vraiment amical ?

Quel sot réussi, Quel crétin fécal?

Jeune homme élancé Vers la vie et vers L'art et les beaux vers,

Enfant annoncé

Par ta chanson, viens,

Entre et sois des miens

Lxxni

A HENRI BOSSA NN

Bon imprimeur de la première édition De « Dédicaces »,

Vous vîntes à Paris dans une intention Des plus cocasses :

S'agissait de me voir, de m'interviewer Pour, la province.

Apprendre ce que pouvait agir et rêver Ce moi si mince.

IGO

Or il advint qu'au jour où j'eus le cher plaisir

De vous connaître J'étais chez moi, rideaux tirés sur la fenêtre,

En manches de chemise et chaussons de loisir, Avec deux
femmes !!!

Et vous : « Ce n'est donc pas CE prince des infâmes ! »

A MAX liOSA

Rosa n'est pas « i-osa » la rose, Ni Salvator, peintre en brigands, Ni la belle dame aux longs gants Qu'un tel prénom signe ou suppose,

Nil" un (le ces rois de la pose, Senores par trop élégants Ou senhores plus qu'éloquents, Ou « rastas » pour dire la chose.

Rosa, c'est le nom d'un ami, Parisien de bonne souche Et Français non point à demi,

Il est prompt à prendre la mouche, Mais le chagrin d'autrui le touche :

Dear friend, I'm sorry; think of me.

A M"" A. ROM

Ce nom, Sedan ! me dit de vacances d'eulance, De passages en « diligence » dans un bruit Joyeux de clics-clacs et de vitraillle qui fuit Vers un horizon gai qu'on dirait qui s'avance.

Ce mot, Sedan! m'évoque, ainsi qu'à tous en France, Une plaine lourde de sang, blême de nuit, Des cris éteints qu'une rumeur de rêve suit, Sur quoi plane très haut comme de l'espérance.

Sedan ! Sedan ! pourtant il sonne encore doux Et frais, non plus pour l'avenir ou la mémoire, Mais bien dans le présent bien vivant, grâce à vous

Il sonne, il brille, le futur nom de victoire :
Accent joli, mignon entrain toujours accru
Et l'Ardennais qu'est moi presque, en reste féru.

LXX\ I

A A. DUVIGNEAUX

TROP FOUaUEUX ADVERSAIRE DE L'ORTILOr.RAPHE
PHONÉTIQUE

É coi vréman, bon Duvignô, Voii zôci dou ke lé zagnô E meïeiir
ke le pin con manj, Vou metr'an ce courou zétranj

Contr (e) ce ta de brav (e) jan o fon plus bête ke médian Dra-
pan leur linguistic étic Dan l'ortograf (e) fonctic?

Kel ir (c) donc vou zambala?

Vizavi de ce zoizola

Sufi d'une paroi (e) verde.

Et pour leur prouvé sans déba

Kil é de mù ke n'alín pa

Leur sistem (e), dizon leur : !

A RODOLPHE SALIS

Cabaretier miraculeux, Ainsi qu'eût dit le bon Pétrus Aux temps
déjà si fabuleux Du romantisme et de ses us;

Cabaretier miraculeux Et bonisseur digne d'Ursus, Puis enne-
mi méticuleux De la sottise et de ses us;

Salis qu'on prénomme Rodolphe, Créateur, comme Prométhée
!

Flot de liquides, tel un golfe !

o Maître, nul ne t'est athée,

Sauf quelque muffle, lymphe et dardre,

En ton domaine de Montmartre.

A LKON CLADFJ.

Ta fus exccssir Et je L'en aimais D'un amour plus vif, Plus vif
que jamais,

Depuis que la mort, Cette vie en mieux, A brisé l'effort De Toi
vers les cieux,

Vers des cieux voulus Par ta volonté, Des deux absolus,

Toi ressuscité Aux fins, glorieux.

D'une vie en mieux.

25 juUlel 1892.

POUR MARIE

à F -A. Cazals

Chez nos anciens c'était une bonne coutume Que la dame de nos amis tut célébrée.

Je venx donc dire de ma voix la mieux timbrée, Et les tracer du bec de ma meilleure plume,

Vos mérites et vos vertus dans l'amertume Douce de vous savoir d'un autre énamourée Mais d'un autre... moi-même — ■ et la tâche sacrée D'exalter et de promouvoir, or je l'assume,

La louange de vos yeux qui le surent voir, Celle de votre cœur qui put gagner le sien, Et celle due à voire, liclas ! lidclité !

Et, consolation ! celle du bon vouloir

Qui fait que votre main, sûre du respect mien

Serre la mienne en lui, sûr de ma lovauté.

A GUSTAVE li:rough

La vie est viiiiiieit si sLupide que, ma foi ! J'ai, devant cette perspective plus que bête, Résolu de n'être absolument qu'un poète Sans plus et de vieillir ainsi, ne sachant quoi

Que ce soit que d'aimer au hasard devant moi. Aimer pour ne haïr, aimer d'amour honnête Ou non, d'estime ou d'intérêt, en proxénète A moins qu'un martyr, et n'ayant plus d'autre émoi!

Lerouge ! Et vous ? Tout cœur et toute flamme vive, Qa'allez-vous faire en notre exil ainsi qu'il est, Vous, une si belle âme en

un monde si laid ?

Ba^i! faites comme moi, dussent trouver naïve Votre ample
expansion ceux forts que fallait Aimer sans fin ni loi. Et qui
m'aime me suive !

Bruussais, décembre 1891

AU COMPAGNON LAHTIGUES

pour Henri Choiin

Vous (|ui ne connaissez de brigue Que la seule briguedondaine
Et n'ourdissez jamais d'intrigue Qu'en l'espoir de quelque
fredaine,

Un penser d'amour el du haine Pourtant vous hante et vous
fatigue Et vous fait plate la bedaine :

L'amour du Pauvre, bon Lartigue !

L'amour du Pauvre, mieux peut-cire Que celui du moderne
prêtre Et de l'actuel philanthrope.

Si cela c'est être anarchiste

Inscrivez-moi sur votre liste

— Et que saute la vieille Europe !

IlôpUal Broussais, \b janvier 1893,

A M. LE DOCTEUR CHAUEFART

Le poêle ii'csl parbleu pas ce que Ton croit. Il n'a que quand il
veut toutes les ignorances Sans trop d'âpre verneur ou de préju-
gés rances Et parfois même il sent profond et pense droit.

Son regard va, cruel et précis comme un doigt Et sa tôle, qui
sait mûrir les apparences, Taisant soudain ses bruits de peurs et
d'espérances, Voit terriblement clair à ce qu'aulrui lui doit.

Non son cœur, proie intarissable à l'infortune,

Mais sa tête, après tout auguste, et coëtera,

Et dès lors pour beaucoup s'amasse une rancune

Qui saura s'assouvir, advienne que pourra. Mais, ô fraîcheur !
pour quelques-uns elle recense Et réserve, à tout prix ! quelle re-
connaissance !

Lxxxni

A AMAN JEAN

**SUR UN PORTRAIT ENFIN REPOSÉ QU'IL AVAIT FAIT DE
MOI**

Vous m'avez pris dans un moment de calme familial Où le
masque devient comme enfantin comme à nouveau. Tel j'étais,
moins la barbe et ce front de tête de veau Vers Fan quarante-huit,
bébé rotond, en Montpellier.

J'allais dans des Peyroux, tranquillement, avec ma bonne, J'y
faisais mille et des fortins de sable inexpugnables Et des fossés
remplis, mon Dieu, des eaux les moins potables Suivant
l'exemple que Gargantua pompier nous donne.

J'y voyais passer des processions, des pénitents Et proclamer
la République en ces candides temps Où tant d'un tas d'avis

n'étaient pas encore inventés

Mais malgré ce souci de nos jours qu'il agite et trouble Et d'autres ! au tréfonds de mes moelles encor butées Je demeure assuré, — conforme à votre excellent double.

Hnpilnl Brous[^]iais, décembre 1891.

A M^{"^'^} MARIE P

o jeune chevelure blanche Pomponnant gaiement une face Passionnée et perspicace Aux yeux très bons, mais, en revanche,

Très méchants, très poing sur la hanche, Pour peu qu'un faquin les agace.

Que fin de siècle et fin de race Vous êtes, chevelure blanche,

Lorsque vous vous pavanez sous Ce chapeau mousquetaire noir Et qu'il fait plaisant de vous voir

Panache fier aux fiers remous, Fleur pompadour — gare, Tircis ! D'une toilette Mcdicis !

A CESAR G

Vous êtes la douceur elle-même et la paix, Et c'est au nom de quoi, mon ami, je vous aime, Comme étant la douceur et — oui ! — la paix, moi-même, La paix, comme je veux, la douceur, où je vais !

Parfois, c'est vrai, je suis méchant et non mauvais.

Je ne suis plus celui que trouble le problème,

Je ne suis plus celui qu'envolait le poème,

Je ne suis, par instants, que « fais donc ce que fais ».

Instinctif, et, sinon terrible, près de l'être,

Gomme vous m'avez vu, puis, comme un mauvais prêtre

Affreux d'hypocrisie et vil de l'aux honneur,

Mais ensuite, et de vous, ami, prenant l'exemple.

Sérieusement doux et paisible donneur

De douceur et de paix dès la porte du temple.

A Bllil-PUKEE

Bibi-Puréc Type épatant Et drôle tant !

Quel Dieu te crée Ce chic, pourtant, Qui nous agréé,

Pourtant, aussi, Ta gentillesse Notre liesse, Et ton souci,

De l'obligeance.

Notre gaité.

Ta pauvreté.

Ton opulence 1

A UN PASSANT

Mon cher enfant que j'ai vu dans ma vie errante, Mon cher enfant, que, mon Dieu, tu me recueillis, Moi-même pauvre ainsi que toi, purs comme lys. Mon cher enfant que j'ai vu dans ma vie errante !

Et beau comme notre âme pure et transparente, Mon cher enfant, grande vertu de moi, la rente De mon effort de charité, nous, fleurs de lys ! On te dit mort... Mort ou vivant, sois ma mémoire !

Et qu'(3n ne hurle donc plus que c'est de la gloire Que je m'occupe, fou qu'il fallut et qu'il faut... Petit ! mort ou vivant, qui fis vibrer mes libres,

Quoi qu'en aient dit et dit tels imbéciles noirs, Petit compagnon qui ressuscitas les saints espoirs, Va donc, vivant ou mort, dans les espaces libres.

LXXXVIII

POUR ROBERTE

à Henri Degron.

Seconde âme de mon ami, son autre cœur, Roberte, or, vous voici veuve... pour une année, Et je viens avec vous penser à sa langueur A lui loin de vos yeux à vous, sa Destinée

En quelque sorte, et très pieusement je viens Et reviens avec
vous tristement vous redire Qu'il pleure autant que vous et que,
non son martyr (Ce serait blasphémer, car nous sommes
chrétiens)

Mais son impatience est égale à la vôtre. Et ne faisons donc
plus ici le bon apôtre Et parlons franchement d'un chagrin trop
réel,

Sans rien exagérer puisque, Roberte chère, Il va bien, il vous
aime bien et que son ciel C'est de vous revoir comme il est sûr de
le faire,

AU VICOMTE DE LAUTREC

Ce n'est pas un bonjour tout sec, Mon cher Guy, vicomte Lautrec,
Que je vous donne, c'est, avec Un vœu qui ne part pas du bec,

Mais un qui vient du cœur vraiment Et ce, sous la foi du
serment...

D'ailleurs vous savez qu'il ne ment, En dépit de la rime en
ment...

— Rime calomniée et trop Méprisée ainsi qu'un sirop Qui su-
crerait trop un poison !

Et voici ma forte raison ; Souvenez-vous de l'hôpital !

Vous voyez que c'était fatal.

1^{er} janmer 1893.

POUR M"" D. A

Je vous aime trop, A.ndrée, Au trot tout comme au galop !

Vous êtes mon adorée Au galop tout comme au trot.

Andrée, ô je t'aime trop (Bien que trop dans la purée) Et c'est
au trot que je bée Après ton jupon salop.

Puis chantons-nous la romance Qu'il faut que l'on recom-
mence Comme oiseaux sans feu ni lieu

Et prouvons-nous l'espérance,

Et la bonne confiance

Qu'on se doit au nom de Dieu.

A PH

Tu me demandes des vers, Ça, c'est gentil comme un cœur.

En voici, mais point pervers :

Car mon amour, tout vigueur.

Tout force et dévouement jusque Au sang mien, tu ne l'ignores
Pas, a cessé tout ton brusque Depuis qu'il a vu, sonores.

Les rives du sombre bord S'étrécir autour de lui, Sonores de
cris de morl, Et qu'il t'a vue en l'ennui.

De la crainte légitime D'un trépas sans conscience De soi-
même — Aussi ma rime Fleure aujourd'hui d'innocence !

Et demain en tleurira.

Car notre amour est sacré, Témoin des et (cœtera) D'un deuil
qui viendra, malgré

Tout, et songeons bien, chérie, A ces tristes lins dernières.

Hélas ! ma pauvre chérie, Songeons à nos fins dernières.

Hôpital Broussais, 9 juillet 1893.

A LA MEME

Oui, soyons-nous poète et muse Mais dans le mode familial,
Nous avons passé le milliei- Des heures jeunes où l'on ruse

Pour faire croire aux bonnes gens Dont on est le premier soi-
même.

Qu'on n'aime en tout ça que l'extrême ! Fiers, paradoxaux,
exigeants.

La vie avec sa vraie outrance A pris soin de nous corriger Du
travers de nous rengorger, Ne nous laissant de l'espérance

Rien qae la simple illusion D'être un couple encore sensible Et
ne livrant à notre cible Qu'un but, la résignation !

Ce lot est préférable en somme.

A des appétits qu'il est bon, Toi, veuve au fait, moi ce barbon.

De régler de sorte économe.

Profitons, puisqu'il en est temps De cette sagesse dont l'âge
Qui vient dote notre ménage.

Pour faire œuvre de pénitents?

Que non pas ! Fîmes-nous des crimes ?

Pas mal de péchés, voilà tout.

De ces péchés légers qu'absout Le seul pardon de leurs
victimes,

Et leurs victimes ce fut nous, De ces victimes sans rancune.

Toi, reste encor longtemps ma brune.

Toujours la bonne qu'à genoux

Invoquent mes instants de doute.

De tristesse ou de désespoir, Mon étoile dans le ciel noir, L'au-
berge fraîche en l'âpre route.

Moi devenu calme — ce n'est Pas malheureux, car tant de
frasques, Et de rôles, sous que de masques ! — Je suis celui qui
ne connaît

Et ne chante plus que les choses,

Et l'humanité qu'il convient.

La vérité seule me tient,

Soient ses aspects sombres ou roses.

Mes vers épris dorénavant, De la raison mais de la saine Ne
déclameront plus en scène...

Ils vivront dans tout cœur vivant.

XGIII

A LA MKMK

Ah ! d'être heureux puisqu'on le peut, puisque la vie Tumultueuse nous a tué toute envie Autre que d'être calme en un lieu calme enfin ! Nous boirons quand nous aurons soif. Quant à la faim, Des repas frugaux mais nourris sauront l'éteindre. Que nous dussions jamais l'un ou bien l'autre atteindre Aux splendeurs, aux sommets, nous en désespérons. En nous aimant plus fort, nous nous consolerons.

Les dimanches et jours de fête, car tu goûtes

Ça, l'on ne verra plus que nous deux sur les roules

De Sèvres à Clamart et de Meudon au Pecq,

Avec des propos gais, mais retenus au bec.

Nous rentrerons vanés, fauches — l'or embarrasse

Parfois — et puis nous dormirons, chair lasse,

Après, hein? si tu veux, des manières à nous.

Et je commencerai la fête à tes genoux,

Puis sur ton cœur, et nous dormirons sans grand'rêve.

L'hiver, nous irons au théâtre ! je n'en crève

Plus de désir, mais toi tu raffoles de ça.

Et nous verrons de beaux décors qu'un tel brossa,

Et nous applaudirons tel calembour superbe.
Puis nous irons coucher, mieux encor que sur l'herbe,
Dans le grand lit de châtaignier qu'aura vu tant
De fois moi dans le paradis, sage et prudent,
Qu'est devenu le tien depuis nos durs passages
D'ailleurs c'est ça, restons toujours prudents et sages
Quelqu'un nous bénira qui déjà nous bénit.
Aimons-nous en époux apaisés dans leur nid.
La tendresse n'y perdra rien, tout au contraire.
— Rien d'exquis que d'être aux yeux des gens sœur et fr
Hôpital Broussais, 12 juillet 1894,
XGIV

A EDMOND PICARD

Puisqu'il n'est pas permis en ce libre pays Qui pourtant fut la
France et prétend encor l'être, De parler librement d'un homme
libre et maître De soi, d'un citoyen, d'un artiste — obéis,

Poète, à ton idée, et faisons ébahis ! Les sots et les puissants —
même chose peut-être — • En célébrant cet homme, un soldat?
Non. Un prêtre ? Non ! tout cela dans toi. Picard, qui ne trahis

Ni ta foi politique (en ce siècle critique Il sied vraiment d'avoir
une foi politique), Ni la foi littéraire, artistique qu'il faut

Avoir aussi pour consoler l'âme indignée

Des choses de la vie encor que résignée

Et pour laquelle on meurt aussi, car ce le vaut.

Hôpital Broi(fif(ais, juiUel 1803.

XGV

A FRANCIS POIGTEVIN

Toujours mécontent de son œuvre D'autant plus exquise de
flou Et d'amour de l'art dûment fou Oû la limace et la couleuvre

Ne peuvent rien qu'user leur dent Et leur bave, n'est-ce pas,
presse Littéraire en général ? Qu'est-ce Que cet indicible
imprudent

Qui n'écrit pas pour la publique Moyenne et jamais ne ré-
plique Aux haros que parle halo

D'un esprit en bonne fortune, Mystérieux comme la Lune,
Clair et sinueux comme l'Eau,

18 septembre 1894.

A PH

Le petit chien est mort. Quel dommage ! il était

Si gentil ! Blanc pur que du jaune tachetait,
Dim jaune on eût dit d'or brunissant. Sa gueugueule
Et son nencz, roses tous deux, semblaient la seule
Chose vivante en lui ; car son corps trop dodu
Ne rendait pas le mouvement qui semblait dû
A cet être qu'un charme spécial décore ;
Quant à sa queue, elle était bien trop jeune encore
Pour rire ou pour pleurer, pour frétiller, enfin,
De joie ou de chagrin, ou de soif ou de faim.
Il piaulait, j'allais dire miaulait, même
Piaillait, tant son cri formait la voix suprême
De l'animal dans son innocence, oiseau, chat ;
Mais du chien proprement, rien qui s'en rapprochât
Qu'un grêle, si l'on veut aboiement plus semblable
Au chant du colibri dans la forêt d'érable.
Il nous léchait, le pauvre aveugle encore un peu,
De sa langue imperceptible, quand, d'instinct, comme
D'une flèche soudaine, il roula, le chétif être,
Ses yeux tournés vers sa maîtresse et vers son maître,
Etmourut, nous presque pleurant, toutblancs,toutsots,

Ses pattes frêles en l'air, comme les oiseaux.

AU GERANT DU MULLER

Vous êtes naïcéiei et moi je suis messin :

Vive donc à jamais cette vieille Lorraine

Qui nous vit naître et nous réchauffa dans son sein

Et dont, fds pieux, nous baisons le front de reine

Captive, en attendant l'heure où le dur tocsin, Le pur tocsin à la voix terrible et sereine. Apre cri de gorgone et doux chant de sirène, Dictera le devoir messin et nancéen.

— En attendant encor, hôtes de la grand'ville, Malgré ton délice, ô bon « cru » de Tantonville Et tout ce que Munich vend de nectar trop clair

Et tout ce que Dublin et tout ce que Bruxelles Brassent à Tintention de nos escarcelles. L'heure de savourer la bière de Millier.

EN LUI OFFRANT a MES PRISONS »

Je suis prisonnier de tes yeux Toujours, — et parfois de tes bras.

Mais ne plains pas ces embarras Qui ne sont guère qu'ocieux.

L'odieux, ù mais, là c'est dur.

C'est que mon cœur est en prison En même temps que ma raison Dans ton amitié, cachot pur !

Et bien que trop intelligents, Mes désirs, quoique diligents
S'en ressentent jusqu'à parfois

Ressembler à d'atleux courroux.

Mais tu les mets sous les verroux De ta bonté, ca:ûr, geste et
voix.

Le 8 mai 1893.

XGIX

A LÉOPOLD II, ROI DES BELGES

Je vous aime Français et Roi je vous respecte. Beaucoup de votre
sang circule en moi. Beaucoup Du mien bat en vos veines et le
tout Se dit compatriote en langue bien correcte.

Vous êtes souverain et je suis un insecte, Citoyen d'une répu-
blique « à tant le coup » (Comme à St-Cloud !), mouton en grand
danger du loup Sous un berger dormeur que se bouger affecte ;

Votre hôte crun instant, partout un peu fêté, Parlant de poésie
et de pure beauté, Epris de votre si gente et forte Belgique !

A peine moi parti, l'émeute lit son cri,

Que vous domptâtes d'un clément geste énergique

Car vous êtes vraiment un fils du roi Henry !

L'AIMÉE

Voici des cheveux gris et de la barbe grise. Tu me les demandas en un jour d'enjouement Pour, disais-tu, les encadrer bien gentiment Autour de ce portrait où ma « grâce » agonise.

Pauvre photo ! Mais j'y pense, il sera de mise, Quand mes yeux fatigués se seront clos dûment Et que la terre bercera son fils dormant, Il sera de saison alors, chérie ^ exquise

Attention ! — de faire avec ces cheveux, teints A cette barbe, teinte en boucles blondes, brunes Ou telle autre nuance entre tant d'opportunes,

Faire, par un coiffeur de choix, sur des fonds peints D'avance, le tombeau, lors pleuré sans astuce Du jeune homme qu'il aurait fallu que je fusse.

Hôpital Broussais, 18 septembre 1893.

AU COMTE DE MONTESQUIOU-FEZENSAC

Le poète infini qui, doublant et triplant Les nuances, sonde jusques à nos scrupules, Crevant les mauvais arguments comme ces bulles De savon qu'il suffit de détruire en soufflant,

Le voilà, composant d'un geste sobre et lent, Un bouquet frais-cueilli, lors des doux crépuscules Tombant, « dahlia, lis, tulipe et renoncule » Et toutes fleurs au monde et par delà, relent

Mystique qu'il fallait pour compléter la fête Parfumée où le mage exquis nous conviait, Et dont nous jouissions d'un frisson inquiet.

J'admire le penseur subtil et l'âpre esthète Des pensers volant tant comme chauves-souris^ Mais j'aime le fin enchanteur aux sorts fleuris.

GII

GABRIEL DE YTURRY

Yturry ! C'est un nom terrible, Evocation de Pyrénées Prises, reprises, rançonnées Par un chef au visage horrible.

Œil de feu sous le sombrero

Il se moque un peu du bourreau.

Tel le torero du taureau.

Balles pleuvent comme d'un crible,

Femmes se sauvent, dépeignées Par quels bras affreux empoignées !

Tout voyageur est une cible...

Fi ! c'est le Cavalier exquis Tout à Tami qu'il a conquis Parmi quelques Amaéguis.

CIH

A AURÉLIEN SGHOLL

A seize ans, l'âge du bachot épouvantable D'antan, et du bachot bizarre d'aujourd'hui, Comme nous nous passions « Denise

» sous la table En nous disant tout bas : Lis, mon bon, c'est de Lui

A l'Escrime, le seul de nos maîtres sortable, Robert, nous démontrait quelque coup inouï D'audace magnifique ou de ruse admirable Et nous clamions à plein gosier : Ça c'est de Lui !

Lui ! c'est vous. Et, depuis, par la vie où le lucre Où le rêve vont nous usant, qu'on aime donc Votre amère sagesse et l'esprit qui la sucre

Et la sale et la poivre et, souples, tel le jonc

Qui vous fat coutumier au dam de maintes faces

Et maints dos, vos mots pleins de grâces et d'audaces.

Hôpital Broussais, 28 août 1893.

A LEON DIERX

« Dlej^x le volt. »

Dierx ! dont le nom fait pour la gloire sonne clair Comme une bonne épée en la main d'un héros, Qu'avons-nous de commun, nous, rois, avec ce gros De rustres s'en allant en guerre de quel air?

Nous, rois de l'infini, du Ciel et de l'Enfer Qu'Héphaistos a vêtus et que délace Eros, Et qui, de tous les dieux, de Corinthe à Paros, Avons fait nos égaux, bronze et marbre, or et fer!

Car le poète, enfin vainqueur et hors des foules, Comme Poséidon met du geste un frein aux houles Et règne, tel que Zeus, d'un pli de ses sourcils.

Hélas ! c'est faux de moi, tige au plus qui fleuronne, Mais, ô vous, calme emmi de splendides soucis, Portez, olympien, le nimbe et la couronne.

E7i vers libres.

Je vous ai promis mon sonnet pour ce soir.

En revanche vous m'avez promis une récompense

Certes imméritée et voici que j'y pense.

Et depuis lors je vis dans un si doux et vague espoir,

Mais que pour moi l'avenir serait noir Si, pendant que je rêve à la bonne bombance Espérée et promise et voici que je panse La blessure que me ferait de ne pas voir

De mes yeux presque en pleurs dans cette incertitude

Vos yeux sourire avec plus de mansuétude

Que de coutume envers l'œuvre et, de plus l'auteur.

Et j'ai fait ces vers-ci qu'il fallait que je lisse, Ne vous faisant d'ailleurs pas d'autre sacrifice Que de vous plaire un peu, bien qu'un peu radoteur.

BALLADE

EN FAVEUR DES DÉNOMMÉS DÉCADENTS ET SYMBOLISTES

à Léon Vanier

Quelques-uns dans tout ce Paris Nous vivons d'orgueil et de
dèche.

D'alcool encore qu'épris Nous buvons surtout de l'eau fraîche
En cassant la croûte un peu sèche.

A d'autres fins mets et grands vins Et la beauté jamais revêche
!

Nous sommes les bons écrivains.

Phœbé, quand tous les chats sont gris, Effile d'une pointe
rêche Nos corps par la gloire nourris Dont l'enfer, au guet, se
pourlèche, Et Phœbus nous lance sa flèche.

La nuit nous berce en songes vains Sur des lits de noyaux de
pêche.

Nous sommes les bons écrivains.

Beaucoup de beaux esprits ont pris L'enseigne de l'Homme
qui bêche Et Lemerre tient les paris, Plus d'un encor se dépêche
Et tâche d'entrer par la brèche ; Mais Vanier à la fin des fias Seul
eut de la chance à la pêche.

Nous sommes les bons écrivains.

ENVOI

Bien que la bourse chez nous pèche, Princes, rions, doux et divins.

Quoi que l'on dise ou que l'on prêche, Nous sommes les bons écrivains.

BALLADE

pouii s'inciter a l'insouci

à Maurice Barrés

J'ai cet honneur d'avoir des ennemis

D'ordre privé, dont je suis trop bien aise

Et m'esjouis autant qu'il est permis,

Car la vie autrement serait fadaise

Et, parlons clair, une bonne foutaise.

Or j'en ai moult, non des moins furieux,

Mais, comme on dit, ardents, chauds comme braise

Mes ennemis sont des gens sérieux.

Ils ont passé ma substance au tamis, Argent et tout, fors ma gaîté française Et mon honneur humain qui, j'en frémis, Eussent bien pu déchoir en la fournaise Où leur cuisine excellemment mauvaise Grille et bout, pour quels goûts injurieux ? Sottise, Lucre et Haine qui biaise?

Mes ennemis sont des gens sérieux.

Ils iraient bien jusqu'au crime commis.

Satan les guide et son souffle les baise. Prière au ciel d'en garder mes amis.

Gain, certes, était dans leur genèse Et son péché forme leur exégèse.

Leur discours va flatteur et captieux : Tel un serpent rampe en un plant de fraise. Mes ennemis sont des gens sérieux.

ENVOI

Prince des cœurs que rien ne déniaise, Mon cœur tout rond, tout franc, tout glorieux De battre, et d'être, et d'aimer qui te plaise, Mes ennemis sont des gens sérieux.

TABLE

GI

GII.

GIII.

GIV.

GV.

A Gésar G 183

A Bibi-Purée 185

A Un passant 187

Pour Roberte 189

Au vicomte de Lautrec. 191

Pour M^e D. A 193

A Ph... 1 195

A la même. II 197

A la même. III 201

A Edmond Picard 203

A Francis Poictevin 205

A Ph 207

Au Gérant du Muller 209

A E... en lui olTrant Mes Prisons 211

A Léopold II, roi des Belges 213

A l'aimée 215

Au comte Robert de Montesquiou-Fezen-
sac 217

Gabriel de Vturry • . . . 219

A Aurélien Scholl • . . . 221

A Léon Dierx 223

Ballade en faveur des dénommés décadents et symbolistes 227

Ballade pour s'incitera l'insouci 229

ÉVREUX, IMF [IME [i I E DE CHARLES II ERISSE
Y

La Bibliothèque diversité d'Ottawa

Échéonce

The Libre ry

University of Ottawa

Dote due

39 00 3 bO 3 36 7 2^ 6b

CE PQ 2463 .04 18S4 COO VEPLAÏNEt ACC# 1228Û1G

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/ddicacesooverl>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.